

Lewis Lapham, un Américain en colère

Pendant vingt-cinq ans, le polémiste fougueux a chroniqué la vie politique américaine. Ses textes sont rassemblés dans un ouvrage sans concession sur la perte de valeur de la démocratie.

Il a intitulé son livre « Le temps des fous ». Et il y a une collection de frappadings, d'extrémistes, de doctrinaires dans l'Amérique que croque Lewis Lapham. Cet ex-directeur de la rédaction de *Harper's Magazine*, une revue intellectuelle de gauche, a rassemblé une série de chroniques sur la dégénérescence du système politique ces vingt-cinq dernières années. Dans une des scènes les plus drôles du livre, il raconte par exemple qu'en 1957, jeune diplômé de Yale plein d'idéalisme, il postule à la CIA. Il se prépare à l'entretien en potassant tout sur Lénine, Staline, la profondeur de la mer Noire... Mais les recruteurs ne l'interrogent que sur ses connaissances du milieu mondain (Lapham vient d'une grande famille): au treizième trou du National Golf Links à Southampton, quel club prend-on dans son sac? Muffy Hamilton (une jeune fille très en vue et peu farouche) porte-t-elle une combinaison? Dégoûté, il retire sa candidature. « *De ce jour je n'ai plus douté du talent qu'a l'Agence pour faire échouer presque n'importe quelle opération, clandestine ou non, outrepassant ses capacités d'action.* »

L'Amérique a abandonné sa démocratie, estime Lewis Lapham. Elle est devenue une oligarchie ploutocratique, va-t-en-guerre, arrogante, vénale, qui a trahi le peuple. Et de citer les aventures impériales de la guerre du Golfe, le fossé croissant entre riches et pauvres, la limitation des libertés, tout cela culminant avec l'arrivée au pouvoir – finalement prévisible – de Donald Trump, le promoteur milliardaire. Cela ne surprendrait pas Aristote, qui disait que « *tout gouvernement est le moyen grâce auquel quelques privilégiés organisent l'accès au droit et à la propriété pour la multitude des moins fortunés.* »

Au fil du temps, ces « *insensés heureux* » nourrissent pour l'argent un « *si fol amour que tout leur semble pouvoir être acheté.* »

Lapham est un polémiste plein de verve et d'érudition, même si son style emberlificoté fatigue un peu à la longue.

Il s'en prend sur un ton mordant à tout le monde, les milliardaires philanthropes, le libéralisme de Bill Clinton, le moralisme de George Bush, et surtout dénonce la droite ultraconservatrice, qui, animée d'une haine mortelle contre la pensée de gauche, jugée sulfureuse, a développé des « *usines à propagande* » dans le but de s'emparer du marché des idées. Dommage que la plupart des chroniques, écrites dans les années 1990 et début 2000, apparaissent un peu datées. Il n'y a quasiment rien sur la présidence Obama, qui a pourtant contribué à l'émergence de Donald Trump.

Où va l'Amérique? Lapham suggère de se replonger dans l'Histoire. « *Une nation privée d'accès à la connaissance de son passé ne peut donner un sens à son présent ou imaginer son avenir.* »

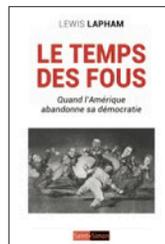
Si l'Histoire « *ne sauve pas* », elle est « *le fond d'énergie et d'esprit qui permet la révolte contre la petite oligarchie arrogante de ceux qui n'ont fait que naître* » ■ HÉLÈNE VISSIÈRE

L'AUTEUR



Lewis H. Lapham
Ecrivain, fondateur de la revue
« Lapham's Quarterly »,
ex-directeur de
« Harper's Magazine »

LE LIVRE



« **Le temps des fous.**
Quand l'Amérique abandonne
sa démocratie »
(Saint-Simon, 329 p., 22,80 €)

Extraits de « Le temps des fous » (Saint-Simon)

Trump et l'« homme graphique »

Une démocratie affaiblie mais encore opérationnelle cède le pas à une ploutocratie abrutée et dysfonctionnelle. Voir en Trump un coup de théâtre inimaginable, c'est lui attribuer un mérite qui ne lui revient pas. Il représente (...) une menace, pas une surprise. A la fois rejeton et reflet d'une époque marquée par ses étalages de vanité et de cupidité, il ne fait, en remisant l'art de gouverner au rang de simple passe-temps, qu'épouser le train où vont et sont allées les choses à Washington et Wall Street ces vingt-cinq dernières années. Dans le monde selon Trump – comme dans les mondes selon Alexander Hamilton et Ronald Reagan, George Bush père et



Simpliste. Lewis Lapham : « Dans le monde selon Trump, la concentration de richesses représente le Vrai, le Bien, le Beau. »

George Bush junior, Bill Clinton et Barack Obama –, la concentration de richesses représente le Vrai, le Bien, le Beau. La démocratie, c'est pour les *losers*, ramollis du bulbe et fragiles du genou, incapables de faire arriver les trains à l'heure et de protéger l'Amérique contre les barbares (le Mexicain et l'Africain, l'islamiste radical et l'intellectuel de gauche) qui campent aux portes de Palm Beach. Cet homme qui éprouve un franc mépris fasciste pour l'idée démocratique a fondé sa prétention à la Maison-Blanche sur le fait qu'il était « vraiment, vraiment riche », non acheté et donc non commandé, libre de dire tout ce qui lui passait par la tête, de faire tout ce qu'il fallait quoi qu'il en coûte pour réparer les dégâts à Washington (...). Le résultat est la destruction de tout discours politique crédible, sans lequel la démocratie n'existe pas (...). Comment allons-nous imaginer une nouvelle république dans une société qui n'accorde aucune valeur aux mots ? Trump est le (...) produit de ce que Marshall McLuhan définissait voilà près d'un demi-siècle comme un « âge de l'information » dans lequel il n'y a « pas de continuité, pas de connexion, pas de suivi ». L'« homme graphique » a remplacé l'« homme typographique » (...). L'homme typographique a écrit la Constitution et le discours de Gettysburg. L'homme graphique élit le président des Etats-Unis.

La perte de l'ennemi

La chute inattendue du mur de Berlin, en 1989, confronte nos hommes d'Etat florissants à un problème inimaginable pour eux : que faire sans les Russes ? Pendant cinquante ans, (...) l'empire du mal soviétique – ennemi prodigieux, de grande classe et théâtral, une menace permanente – avait fourni à neuf présidents une raison d'Etat, nourri le PIB américain aux grains d'un budget de la défense extravagant et étouffé les murmures de la contestation politique intérieure sous la peur de l'anéantissement nucléaire. (...) En 1990, il était cruellement regretté. Sans la guerre froide, comment défendre,

« Privés du palliatif d'un Satan étranger, nous fouillons nos environs à la recherche de monstres d'une malveillance convaincante. »

honorer et protéger la trésorerie du complexe militaro-industriel qui injectait son lot d'air et d'acier dans les dépenses somptuaires du rêve américain ? L'Etat avait sous la main une machine de guerre magnifique à regarder mais ruineuse à entretenir (...). L'argumentaire du Pentagone pour justifier sa subvention illimitée a pris, dans les années 1990, la force d'une obligation de gouverner et de sauver le monde (...). L'Histoire touchait à sa fin, les Etats-Unis représentaient « le seul modèle de progrès humain ».

Qu'est-ce qu'être américain ?

Si je devais me fier aux journaux, j'en viendrais volontiers à penser que je ne peux plus me définir simplement comme un Américain. Ce substantif ne signifie apparemment rien, s'il n'est agrémenté d'au moins un adjectif qualificatif. En tant que simple Américain, je n'ai ni voix au chapitre ni véritable preuve d'existence. Je prends consistance seulement comme Américain du troisième âge, Américain de la gent féminine, Américain blanc, Américain riche, Américain noir, Américain gay, Américain pauvre, Américain indigène, Américain mort. La subordination du nom aux adjectifs tourne en ridicule à la fois le credo et l'esprit démocratique du pays, mais elle sert les desseins de la classe politique et des médias (...). Quand nous utilisons le pronom national collectif (« Nous le peuple », « Nous les happy few »), qui est invité à intégrer le club de ce « nous » ? Sans doute cette confusion est-elle un corollaire de la fin de la guerre froide. L'image de l'Union soviétique en monolithe du mal étayait l'image des Etats-Unis en bloc de vertu. Coupez la circulation d'énergie entre les pôles négatif et positif et les deux empires en sont réduits à agiter des drapeaux catégoriels ou nationalistes. Privés du palliatif d'un Satan étranger, nous fouillons nos propres environs à la recherche de monstres d'une envergure et d'une malveillance convaincantes (...).

Le ciment des Américains n'est pas une nationalité, une langue, une race ou une ascendance commune (...), mais la participation complice à une œuvre d'imagination partagée. Mon amour pour ce pays vient de mon amour pour ses libertés, pas de la fierté que me procurent son armée ou son PNB. Interprétée comme un moyen et non une fin, la Constitution est le préambule d'un récit plutôt qu'un plan d'invasion ou un monument. Lequel récit a toujours été pluriel – fait non pas d'une, mais d'une multitude d'histoires ■